

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 48

Artikel: Les demoiselles de la campagne
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter ; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.

Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escaliers. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement. Soudain quelqu'un cria : « Regardez donc la forêt ! » et l'on s'aperçut avec terreur que depuis deux jours le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une avant-garde de ronces, de lianes, s'allongeait jusqu'aux premières maisons des faubourgs.

Alors Woodstown commença à comprendre et à avoir peur. Evidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve, et ses arbres abattus, dispersés, transformés, se dé-prisonnaient pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion ? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient ?

Pourtant, tout le monde se mit bravement à l'œuvre avec des faux, des herses, des cognées ; et l'on fit un immense abattis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques, envahissait les rues de Woodstown. Déjà les insectes, les reptiles faisaient irruption. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de petits becs jaseurs. En une nuit les greniers de la ville furent épousés par toutes les couvées éclosées ; puis, comme une ironie au milieu de ce désastre, des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs, voletaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes, qui cherchent des abris sûrs au creux de ces arbres si vite poussés, installaient leurs rayons de miel, comme une preuve de durée.

Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches ; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient au bras des bûcherons, garrottaient leurs mouvements. D'ailleurs les maisons étaient devenues inhabitables ; les meubles, chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajous ; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'était fini. Il fallait fuir.

A travers le réseau de plantes et de branches qui se resserraient de plus en plus, les gens de Woodstown épouvantés se précipitèrent vers le fleuve, emportant le plus qu'ils pouvaient de richesses, d'objets précieux. Mais que de peine pour gagner le bord de l'eau ! Il n'y avait plus de quais. Rien que des roseaux gigantesques. Les chantiers maritimes, où s'abritaient les bois de construction, avaient fait place à des forêts de sapins ; et dans le port tout en fleurs, les navires neufs semblaient des îlots de verdure. Heureusement qu'il se trouvait là quelques frégates blindées sur lesquelles la foule se réfugia et d'où elle put voir la vieille forêt joindre victorieusement la forêt nouvelle.

Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes, et sous le ciel bleu plein de soleil, l'énorme masse de feuillage s'étendit des bords du fleuve à l'horizon lointain. Plus trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd

d'écroulement, dernier écho de la ruine ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Puis, plus rien que le silence vibrant, bruisant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres verts dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Woodstown.

Les demoiselles de la campagne.

Il y a quelque trente ans, le titre de cet article eût paru purement fantaisiste. On eût crié au paradoxe. C'est qu'alors, dans le dictionnaire du village, le mot *demoiselle* n'avait pas la même signification qu'aujourd'hui.

Demoiselle éveillait naturellement l'idée d'éducation et d'allures citadines, de vêtements coupés et portés d'une manière spéciale. La demoiselle avait des gants et un parasol pour garantir son épiderme de l'ardeur du soleil. Elle jouait du piano, connaissait la littérature, mais, en revanche, n'avait que des notions vagues sur les travaux des champs.

La demoiselle se mariait ordinairement à la ville, où la retenaient ses goûts et où elle pouvait utiliser ses aptitudes.

A la campagne, il n'y avait pas de *demoiselles*, il n'y avait que des *filles*. De la fille du journalier, jusqu'à celle du plus gros propriétaire, chacune était simple dans sa mise, et portait un costume approprié à sa vocation. Ce costume était à peu près identique pour toutes les classes. Les personnes aisées se distinguaient par une robe plus coûteuse, un chapeau d'une paille plus fine, ou simplement par la largeur du ruban qui entourait celui-ci. Pas d'ornements coûteux, ni d'appendices criards. Lorsqu'on faisait un vêtement neuf, on avait soin de choisir une étoffe propre à être portée plus tard pour le travail de tous les jours. C'est qu'alors, à tous les degrés de l'échelle dont se compose la population agricole, tous et toutes travaillaient aux champs.

Elles allaient bras nus, un large chapeau sur la tête. Légères et vigoureuses, le cœur à l'ouvrage, elles faisaient bravement leur devoir. Nos villageoises, rompues à la vie extérieure, avaient le corps assoupli à tous les travaux agricoles. Elles savaient, au besoin, suppléer leurs pères et leurs frères dans les soins du bétail, et n'en rougissaient pas.

Puis, quand venait l'arrière-saison, que les récoltes étaient rentrées, nos jeunes filles tiraient leurs rouets de la chambre haute et filaient, durant les longs soirs, le fil et la laine destinés à renouveler la garde-robe.

Ce qui ne les empêchaient ni d'orner leur esprit par de saines lectures, ni de s'égayer par des chansons naïves ou des rondes populaires.

Y avait-il quelque fête au village ? Point de distinctions, ni d'esprit de caste. On ne voyait ni jeunesse dorée, ni parias. Toutes les filles et tous les garçons. La démocratie dans le plaisir.

On voyait passer les jeunes filles allègres et joyeuses, un râteau ou une bêche sur l'épaule,

portant comme la « Perrette » de la fable,
Pour être plus agiles,
Cotillon simple et souliers plats.

Quand venait pour le jeune homme le moment de choisir une compagne, il savait de rencontrer chez celle que son cœur lui avait désignée, la force, le savoir-faire et la volonté nécessaires pour mener à bonne fin la tâche toujours compliquée de maîtresse d'une maison rurale.

Des mœurs et des goûts simples, avec un jugement sain, voilà l'école qui nous a fourni ces femmes vaillantes, ces mères de famille modèles, qui ont été un des principaux instruments de prospérité de nos communautés agricoles.

Malheureusement, ces temps sont déjà loin de nous, et les conditions du mariage, à la campagne, se sont profondément modifiées. C'est ce que nous examinerons dans un prochain article.

Thermes de Lessus, novembre 1874. L. C.

—
Une course à travers le Café du Grand-Pont.

Les gens que l'on rencontre au Grand-Pont se divisent en quatre grandes catégories : les habitués, les commis-voyageurs, les touristes, les Vaudois de la province ; cette dernière catégorie, je l'avoue, est la moins intéressante des quatre.

Le provincial vaudois entre toujours dans un grand café d'un air embarrassé, s'assied perpendiculairement à la table, un coude dessus, une main sur la cuisse ; ce n'est qu'après avoir regardé dans la rue assez longtemps qu'il s'avise de jeter un regard sur les consommateurs qui l'entourent ; on voit qu'il ne se sent pas là chez lui. Il appelle le garçon *Monsieur*, ce qui flatte toujours beaucoup le garçon ; il parle bas, tousse bas et crache en cachette. Cela s'applique au provincial de sang-froid. Quand il a bu beaucoup, il parle assez haut pour être entendu jusqu'à chez Amman ; quand il a bu énormément, il chante des chansons guerrières à faire crouler l'établissement sur sa base ; et quand il a fini, eh bien !

Si cette chanson vous embête,
Il va vous la, la, la recommencer,
absolument comme lorsqu'il a vidé son demi-pot. Il fraie alors assez volontiers avec tout le monde, parle de revues, d'avant-revues, d'inspections, de Vetterli, de bombes, de mitraille, et se moque de l'oïdium, du phylloxera et de toutes ces niaiseries : c'est qu'il est né soldat. On le devine déjà rien qu'à sa démarche solide et à son petit chapeau d'étoffe dure, de petite forme, aux ailes étroites, le seul chapeau qu'il aime, par habitude et par amour du schako. Au demeurant, religieux, brave homme, intelligent, bon travailleur, aimant la liberté, la loi davantage encore, et les autorités de son canton par-dessus tout.

Cependant, tout ici ne se passe pas comme je l'ai dit tout à l'heure, car, aux premiers cris accourt Jean, rapide comme une flèche : « Messieurs, on ne chante pas ici !... » De deux choses l'une, alors : ou bien ces messieurs vont ailleurs emporter la mi-

traille et la chanson, ou bien ils se résignent simplement à tomber dans le calme plat.

Il en est encore qui apparaissent à des époques régulières et par groupes de huit ou dix : ce sont des députés au Grand Conseil. Toujours accompagnés, comme il convient, d'un membre des Chambres fédérales, qu'ils écoutent avec un religieux respect, ils restent calmes et graves, sont toujours assis à une distance respectable de la table, et parlent si bas, — lorsqu'ils parlent, — qu'on entendrait voler un mouchoir. La conversation du *national* les instruit, son laisser-aller les flatte, et, pour lui, si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fera pas de mal.

Eh bien ! ces braves gens valent autant que les commis-voyageurs et valent davantage que les touristes.

Les neuf dixièmes des touristes sont des poseurs ; et remarquez bien que tous posent pour quelque défaut ridicule, aucun pour des qualités. Celui-ci vient promener sur nos quais deux jambes empan-talonnées qui ressemblent à deux veveys longs, et qu'à tout moment on croit voir se briser sous le poids d'un corps lourd comme deux coquilles de noix. J'en ai vu un, il y a quelques jours, en ce café où je suis, qui faisait des efforts inouïs pour s'asseoir, sans pouvoir y parvenir, tant ses pantalons collaient, tant l'étoffe en était rigide, et tant le corps du touriste était léger. — Celui-là, un Anglais, affecte d'exposer des mollets d'étudiant doublés de laine cramoisie, travers qu'on lui pardonnerait n'était sa morgue insolente, son dédain affecté, son nez colossal, ses dents énormes et son long cou rouge. — Tel autre, son *Guide Conty* vierge de toute lecture l'accompagnant, fait une partie de piquet ou de dominos avec sa *jeune femme*. Il demande si des fenêtres de l'hôtel on peut voir la Jungfrau, la chute du Rhin et les bains de Saxon. *Madame* se plaint qu'on l'ait trompée abominablement : — Comment ! il n'y a pas de chalets à Lausanne ? pas de vaches ? pas de bergères ? point de mer de glace ? — C'est beaucoup plus loin, madame, finit par dire le garçon embarrassé ; puis, se retournant : Sont-ils bêtes, ces gens-là ! D.

(A suivre.)

—
THÉÂTRE

La direction du théâtre nous annonce, pour demain dimanche, la représentation de la *Dame de Saint-Tropez*, drame en 5 actes, qui a obtenu, à son apparition sur la scène française, le plus grand succès. Frédéric Lemaître, qui a joué maintes fois dans cette pièce à Paris et à Londres, a trouvé, dans le rôle de Maurice, une de ses plus belles inspirations.

Cet ouvrage renferme des situations hautement dramatiques, des rôles qu'on suit avec le plus vif intérêt, et nous ne saurions que recommander aux amateurs de théâtre la représentation de ce drame, qui sera, du reste, suivie d'un charmant vaudeville : *L'Affaire de la rue de Lourcine*.

L. MONNET.